

PETITES NOUVELLES DU CANCER

Ombre

A. Langer

Il avait lu l'histoire clinique avant de regarder le dossier radiologique : une de ces histoires fulgurantes que la vie affectionne parfois, tel un tyran aimant à rappeler son immense pouvoir, qui peut se manifester n'importe où, n'importe quand, sur n'importe qui, et sans raison.

Jeune femme de trente ans, un bébé âgé d'un an, une boule dans le sein, le médecin, le cancer, l'atteinte du foie. Une hospitalisation de jour – vingt-quatre heures – et le diagnostic a été posé, l'horizon de sa vie scellé.

Un classique : cette surabondance d'hormones féminines, qui a permis à cette femme d'accueillir un petit être en son sein, de le nourrir, le bercer, le protéger ; ce « bain de Jouvence » qui a arrondi son ventre, adouci les angles de son corps, qui a empli d'une sève puissante sa poitrine, modelé son humeur ; ces substances emblèmes de la plénitude, d'une féminité jeune et triomphante, ont permis, outre la naissance de cet enfant si léger, si fragile, la croissance en parallèle (Hyde longtemps caché, oui) de cellules initialement minuscules, infimes, dépourvues quasiment de poids – et qui pourtant, une fois atteinte la taille du nodule palpé, avaient déjà vaincu les soixante kilos qui les abritaient.

La patiente est sous chimiothérapie, elle vient pour un contrôle IRM des lésions de son foie. Le médecin va la voir pendant que la manipulatrice pique, non sans difficulté, une des veines de son avant-bras.

Quand on lit un dossier médical – comme quand on lit un article de presse, d'ailleurs, relatant un accident, un homicide, une guerre, une inondation – les images qui se présentent à nous sont façonnées d'avance, elles sont figées. Il s'attendait à la voir allongée, chauve, silencieuse, presque abstraite, comme les feuilles de son dossier qu'il pose sur le bureau, comme les planches de la précédente

IRM qu'il a étalées sur le négatoscope : il s'attendait à ne pas la remarquer, à ne retenir d'elle que l'histoire médicale, comme si seule cette histoire, désincarnée, avait une réelle existence.

Le visage de la patiente, imprégné de cortisone, est rond, comme l'est son long front bombé, son crâne délicat. De ses traits harmonieux, de sa peau blanche et lisse émane comme un arôme de jeunesse et de fraîcheur. Son bras, habitué aux perfusions, reste immobile, et dans la fine tubulure reflue le pourpre de son sang. Ses yeux vert clair, petites sphères scintillantes et mobiles, attirent d'autant plus fortement le regard qu'ils sont nus : elle n'a presque pas de cils, ni de sourcils. Ils se tournent, vifs, pétillants, vers lui. Leur teinte paraît hésiter entre un vert éclatant et un ambre translucide : elle est magnifique. Les yeux sourient, tout le visage pur et glabre comme pour aller à l'essentiel – sourit.

Les examens, les piqûres, les traitements, les contacts avec le personnel médical et paramédical, elle a appris à bien les connaître ; ils font désormais partie de sa vie quotidienne au même titre qu'une tartine de confiture, une douche, un coup de fil : elle se sent parfaitement à son aise – bien plus que le médecin qui, après quelques paroles maladroites, retourne derrière la console d'IRM.

Dès la première séquence, sans avoir besoin d'attendre la fin de l'examen ou d'afficher les nouvelles images à côté des anciennes, il constate que les métastases sont beaucoup plus nombreuses qu'avant. C'est pourquoi, tout le temps que dure l'IRM, il est dans l'appréhension de la revoir, craignant qu'elle ne lui demande son avis sur l'évolution de ses lésions, sur l'efficacité de son traitement. Il fait défiler les images sur l'écran, prend des mesures, revient en arrière puis en avant, évite surtout de se lever, retarde le moment d'affronter la salle d'attente.

Enfin il y va : elle n'y est pas. La manipulatrice, à sa question, lui répond, tout en continuant de programmer sur la console les séquences du patient suivant, que la patiente est déjà partie, les ambulanciers l'ont attendue. Non, elle n'avait pas demandé à le revoir. De nombreux radiologues ne voyaient pas les patients, considérant que

Adriana Langer (✉)

Département de radiodiagnostic et imagerie médicale

Centre René-Huguenin

35, rue Dailly 92210 Saint-Cloud, France

E-mail : adrianalanger@free.fr

c'est au médecin traitant de leur communiquer les résultats. Soulagé, il reste quelques instants debout derrière la manipulatrice, regardant distraitement ce qu'elle fait. Elle se tourne vers lui :

- Qu'est-ce qu'elle était charmante !

Oui, elle était vraiment charmante. Plus pour longtemps, mais elle l'était encore. Elle était venue vers eux, bien vivante, elle leur avait parlé, leur avait souri, elle avait ri aussi. Quelques instants, elle avait irradié une infime parcelle de sa personne, qu'ils garderaient désormais en eux tel un aliment que l'on absorbe, qui se transforme et participe secrètement à la coloration de notre peau, à la santé de nos cellules, à la force de frappe de notre cœur.

Souvent il s'était demandé à quoi bon ces traitements palliatifs, qui font souffrir, qui sont inutiles à bien des patients, qui prolongent un peu la vie mais ne peuvent

guérir. Il avait maintenant une ébauche de réponse ; ils prolongent quelques instants ce sourire, la douceur de ce regard, la lumière que ce corps pourtant malade exhale. Elle a dû le comprendre, elle qui visiblement ne consacre pas le temps qui lui reste à des plaintes, mais laisse le meilleur d'elle-même s'épanouir.

Oui, si prolonger la vie a un sens - celle de cette femme, mais aussi chaque vie - c'est parce que, c'est *pour que* celle-ci comporte encore, malgré tout, quelque douceur, pour qu'en dépit de tous les soucis, de toutes les douleurs, de tous les chagrins, survive une joie même brève, une lueur même sur le point de s'éteindre, apportant ainsi, pour elle, autour d'elle, un courage, et une fugace ultime brise de beauté. Rose qui meurt avant d'avoir tout à fait fini d'embaumer, mais l'ombre de son doux parfum ne se dissout que lentement, longtemps après elle.